



Lady Morgan.



NOUVEAU JOURNAL DES DAMES,

OU

*Petit Courrier des Modes,
Des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

~~~~~  
Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Nouveau Journal des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 30; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n<sup>o</sup>. 23; PAINPARRE, PONTHEU, au Palais-Royal; et chez tous les libraires. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.  
~~~~~

MODES.

LE soleil qui, pendant une partie de la belle saison, s'est montré rebelle à nos vœux, et qui a laissé s'ouvrir nos fleurs sans développer leurs parfums, et mûrir nos fruits sans leur donner de saveur, a cependant, depuis quelques jours, embrasé l'atmosphère. On ne sort plus que le soir. On se traîne languissamment en quelque lieu où l'on puisse respirer, et éviter cette horrible poussière qui fatigue à l'excès. C'est aux Tuileries que les gens à pied cherchent la fraîcheur; mais quand on a son équipage, on court jusqu'au bois de Boulogne, ou l'on s'arrête aux Champs-Élysées. C'est là qu'on voit les plus jolies toilettes.

Les modes aujourd'hui sont simples et légères. Les robes blanches ont tout-à-fait chassé celles de couleur, si ce n'est pour le matin, quand les femmes vont, comme disent les Anglais, *boutiquer*. Dans ce cas seulement il est permis de porter une robe de mousseline, soit à raies, soit à fleurs, en y joignant le schall de blonde noire, et le chapeau de gaze orné d'un simple nœud de ruban.

Le soir, au contraire, une femme du bon ton porte des fleurs, des marabouts ou des plumes. A pied, ou lorsque son landau l'entraîne avec rapidité d'un endroit vers un autre, un fichu de mousseline claire et brodée remplace le schall. Les rubans du chapeau sont fixés sous le sein avec une épingle, ce qui donne un air aérien et séduisant.

On ne voit plus de chapeaux de paille de coton. Ce serait une erreur de penser que ceux d'Italie les ont remplacés. Les femmes de nos jours commencent à sentir qu'il n'est plus besoin de mettre les autres pays à contribution, puisqu'elles peuvent, sans sortir du leur, satisfaire les fantaisies les plus multipliées. Elles se fournissent de chapeaux de soie à la manufacture française, rue Sainte-Avoye. Ils réunissent à une extrême finesse l'agrément de pouvoir se blanchir et se passer d'ornemens.

Hier, j'étais aux Champs-Élysées où j'entrevis une femme d'une tournure charmante. De la grâce, de la dignité dans le maintien, et une toilette recherchée, me firent désirer de la voir de plus près, afin de décrire son ajustement. Elle s'enfonçait sous les arbres, suivie d'un seul domestique : le jour allait me manquer, je me hâtai donc de l'atteindre. J'avais à peine eu le temps de remarquer que son chapeau était blanc, avec une aigrette de plumes de paon; que sa robe était de perkale, garnie d'un triple rang de chicorée festonnée en Arlequin et posée en zigzag, quand un jeune homme la joignit et lui offrit son bras. Alors la nuit était close : ils gagnèrent des chaises et s'assirent. Je me mis à peu de distance. Je m'aperçus que l'entretien devenait tendre; mais bientôt on se leva avec précipitation après avoir vu passer plusieurs fois une femme qui cherchait à les reconnaître. Quand elle fut sûre de son fait, elle leur reprocha, avec l'accent de la jalousie, un tête-à-tête qui la lésait dans ses droits; et le jeune homme s'écria : Ciel!.... c'est... ma femme.

— Il y a stagnation et inertie dans les goûts de ces messieurs; il fait si chaud!.... peut-on avoir la force de vouloir quelque chose?... Comment monsieur désire-t-il son habit, demandait Léger à un élégant? — Mais, comme vous voudrez, mon cher; faites pour le mieux; il est impossible d'avoir de la suite dans ses idées par le temps qu'il fait. Je m'abandonne à vous; mais au moins, en vous donnant un tel soin, tâchez de me suppléer, et qu'on ne s'aperçoive pas que c'est mon tailleur qui pense

pour moi!.... Léger se mettant à la place du jeune fat, apporta deux jours après cet entretien, un habit fort ridicule.

— On assure, mais nous ne le garantissons pas, avoir vu des parasols à beaucoup de jeunes gens; il les nomment des *robins-sons*. On se moquait de cette mode dans une promenade, quand on entendit cette réponse : — Nous ne sommes plus dans le siècle où l'on se brûle la cervelle.

Mlle. FURET.

L'EXILÉ. — ÉLÉGIE.

Au sein de ma douce patrie
Verrai-je encor couler mes jours,
Ou dans ces lieux finir le cours
De ma trop incertaine vie ?
J'attends en vain, j'appelle un bienfaisant trépas.
Aux regards attristés des heureux d'ici-bas
L'inexorable temps fuit d'une aile rapide;
Mais pour l'infortuné, dans sa marche perfide,
Le temps se traîne pas à pas.
Debout sur la roche déserte,
Pauvre et triste exilé je compte chaque jour;
Cependant quelquefois, à l'espérance ouverte,
Mon âme rêve le retour;
Mais quand sur cette plage aride et sablonneuse
Je porte mes regards qui plongeaient sur les mers,
Je me retrouve seul, et ma voix douloureuse
Se perd, redemandant la patrie aux déserts.
Le malheureux à qui la fortune ennemie
Réserve un semblable avenir,
Forcé d'abandonner une terre chérie,
Devrait aussi perdre le souvenir.
Toi, dont le ciel a béni la naissance,
Compagne de mes premiers ans,
Ma sœur, te souvient-il de nos jeux innocens,
Et des beaux jours de notre adolescence ?
Que de fois nous disions, dans ces heureux instans :
Ainsi que le destin, l'amitié nous rassemble.
Qu'il sera doux de vivre et de mourir ensemble !
Du frère bien-aimé tu porteras le deuil,
Ma sœur ; nous n'irons pas, selon notre espérance,
De ce même berceau qui reçut notre enfance,
Vers le même cercueil.

Et toi, belle maîtresse,
 Et toi qui fus long-temps promise à ma tendresse,
 Toi dont l'esprit, la grâce, ont trop su me charmer,
 C'est un tourment de plus que de toujours aimer.
 Quand ton image enchanteresse,
 Au sein des nuits vient m'enflammer,
 Je m'écrie : O mon Dieu ! prolonge mon ivresse,
 Ou pour jamais prive-moi du sommeil.
 Il est affreux le moment du réveil !

Le malheureux, à qui la fortune ennemie
 Réserve un semblable avenir,
 En perdant son pays, une sœur, une amie,
 Devrait aussi perdre le souvenir.

Hâtez-vous de quitter ces funèbres rivages,
 Flots murmurans, vous savez mes secrets ;
 Allez ; et vous brisant sur de plus douces plages,
 Racontez-leur mes longs regrets.
 O nuage léger, que le zéphir entraîne,
 Si jusqu'à toi parviennent mes soupirs,
 Vole vers mon amante, et conte-lui ma peine ;
 Redis-lui mon amour, mes craintes, mes désirs.
 Alors qu'en d'autres lieux on pleure, on me regrette,
 Seul ici je succombe au poids de mes douleurs,
 Et n'ai pas un asile où reposer ma tête,
 Pas un ami pour essuyer mes pleurs. A. D.

~~~~~  
 L'ITALIE, par Lady MORGAN.

S'IL est une tâche qui doit nous être pénible, c'est de rendre compte de l'ouvrage d'une femme, sans lui décerner les éloges que nous voudrions que pussent mériter toutes celles qui sortent de l'obscurité pour s'exposer aux yeux du monde. La carrière littéraire offre plus d'obstacles aux femmes qu'aux hommes ; ces derniers n'ont qu'à paraître avec éclat pour être favorablement accueillis, tandis qu'une femme doit non-seulement se distinguer, mais s'élever au point de faire pardonner aux hommes le crime qu'elle a commis en osant se mesurer avec eux. Lady Morgan est-elle digne de se présenter dans l'arène ? C'est ce que nous nous proposons d'examiner en nous abstenant de toute réflexion, et en nous bornant à suivre pas à pas la célèbre Irlandaise dans le cours de son *Voyage*.

Arrivée en Savoie, elle entretient pendant quelque temps le



lecteur dans ce vestibule des Alpes, et lui fait faire ensuite *anti-chambre* à Lans-le-Bourg, pour lui raconter une terreur panique qui s'empare d'elle au moment de gravir le mont Cénis. Elle se résout enfin à s'aventurer sur une route aussi belle que celles de l'Angleterre, n'y éprouve d'autre danger que le désagrément d'être arrêtée par une troupe de *loups et d'ours*, attirés sans doute par le désir de voir passer l'illustre étrangère ; car moi, pauvre esprit dont la renommée n'a pas encore troublé la paix des forêts, j'ai traversé six fois les Alpes sans rencontrer un seul de ces animaux. Malgré leurs dents et leurs griffes, lady Morgan parvient à la cime du mont ; là elle s'étonne de ce que le froid ne l'oblige pas à mettre des *bas de castor* dont elle a fait provision. Dominée par un *sentiment intense*, elle adresse quelques phrases sublimes à celui qui empêcha que la belle lady ne s'exposât au péril de *se faire ramasser*, seule manière de traverser autrefois le mont Cénis. Mais son admiration n'est pas de longue durée : elle apostrophe ensuite Bonaparte, parce qu'il réprima la liberté de la presse. Certes ! nous serions bien à plaindre si les mêmes lois existaient encore, nous serions privés de l'ouvrage de lady Morgan. Elle descend enfin le *casse-cou général de l'Europe*, ne voit en Piémont que des *moines*, n'y est étourdie que par *les discours des crétins*, arrive à Turin, s'extasie devant un *vrai libelle* (il est bon d'ajouter que c'est un portrait, car toutes les expressions de lady Morgan ne sont pas à la portée des lecteurs ordinaires), et y déploie tout son esprit pour ridiculiser la religion, dont les femmes, au moins, ne devraient jamais être les détracteurs. Tout ceci, jusqu'à présent, ne peut manquer de divertir ; et la spirituelle voyageuse est loin de ressembler aux personnes qui épuisent tout leur esprit dans le début : le sien ne fait qu'augmenter en force, et se montre son constant compagnon de voyage. Elle le met à contribution à Milan, raille indistinctement tous les objets de notre vénération, et nous donne fort plaisamment l'analyse d'une pièce que l'on craignait même de faire représenter lorsque la licence populaire ne connaissait plus de frein. Elle y fait la rencontre d'une aimable compatriote qui semble se plaindre de la trop grande décence qui règne au théâtre de la Scala, regrette *le bon caquetage* SUBSTANTIEL des Anglais, et *les liaisons sentimentales qui vont leur train, de soirée en soirée, pendant qu'on répète les airs de don Juan ou du Libertin puni*. De là



elle fait une petite excursion sur les bords du lac de Côme , et se dirige ensuite vers Pavie , y trouve les dieux de la mythologie d'Odin réduits à la demi-solde , y applaudit les lazis de Menechino ( espèce de niais ) , et se plaint de l'*ultra critique française* , qui l'accuse de ne pas comprendre Racine. Elle fait son entrée à Gènes , le *Voyage* de Dupaty à la main , car c'est à lui qu'elle emprunte les premières idées qu'elle conçoit sur cette ville ; mais , s'affranchissant après de tout secours étranger , elle vole de ses propres ailes. Alors la sensible lady déplore la tristesse répandue dans les brillantes sociétés de Gènes , regrette les temps joyeux où elles n'étaient composées que de quarante familles aussi lugubres que la couleur des vêtemens noirs que les lois somptuaires les obligeaient de porter , et s'étend sur la pauvreté d'un peuple si riche. Elle fait bâtir par Olivier Cromwell , en 1601 , un palais que l'on doit à Palladio , et qui fut habité par Richard Cromwell , fils du protecteur ; parle de la mesquinerie des meubles de la haute noblesse génoise , qui , si elle avait admis notre voyageuse dans ses salons , lui aurait prouvé que l'art des tapissiers de Paris avait contribué à les orner ; et quitte enfin Gènes , possédée sans doute par la crainte de devenir la proie des flammes dans les palais de marbre que lady Morgan regarde comme exposés à être réduits en cendres. Les erreurs , les anachronismes , entassés dans les pages de l'*Italie* , sont trop nombreux pour que nous puissions les indiquer. Il nous suffit de parcourir avec lady Morgan les belles contrées de l'Ausonie. Mais comme nous venons de faire un voyage de long cours , nous nous arrêtons pour reprendre haleine , et nous nous proposons d'en donner la suite dans un second article.

Nous croyons que nos lecteurs seront bien aises de trouver ici le portrait de lady Morgan , et de pouvoir mettre ses traits en comparaison avec son esprit. Nul n'était plus propre à les reproduire avec vérité que M. M.-H. Jacob. Tout le monde connaît son talent distingué comme dessinateur , et surtout la manière spirituelle et remplie d'intelligence qui lui fait rendre sensible ce rien qui donne de la physionomie et peint le caractère de la personne qu'il représente. Son crayon est guidé par la connaissance profonde de son art. Il est à la fois savant et gracieux , et digne en tout point d'être le peintre des dames.

LA PÉLERINE.

## MÉLANGES. — THÉÂTRES.

*Les Marabouts.*

ILS ne connaissaient pas le duvet argenté des marabouts que portent les femmes de nos jours, ceux qui disaient, à propos d'un fâcheux, d'un homme de mauvaise humeur, ou d'un mari grondant : *Quel vilain marabout !*

Cette plume légère dont on rafolle, qui peut orner tous les genres de chapeaux, et qui sied à toutes les figures, aurait fait perdre crédit à ce mot familier. A présent, si l'énergique impatience demande pour s'exprimer un terme peu flatteur, le souvenir des services que les marabouts rendent à la beauté ôte l'envie d'appliquer leurs noms pour peindre quelque chose de désagréable. Les hommes ne courent donc plus la chance d'être appelés de *vilains marabouts* ; c'est un contre-sens qu'il faut éviter.

— L'amour a de tout temps fait faire des folies, et de tous les fanatismes c'est un des plus puissans. Cette pauvre *Nina* s'est reproduite quelquefois à Feydeau sous les traits de madame Lemonnier, mais sans illusion. Cette actrice est trop *raisonnable* pour ne pas le paraître, même au milieu de la folie. Elle ne concevait rien aux accens d'un cœur brisé, qui doivent se rendre en demi-tons et demi-mots, et ne pouvait chanter *Quand le bien-aimé reviendra*. Pour cette romance il ne faut que de l'âme, et madame Lemonnier a du savoir et de la voix ; ces deux qualités souvent n'ont rien à démêler avec la première. Si les fous courent les champs, les folles font courir les théâtres. On assure que la spirituelle actrice de la rue de Chartres qui, moderne Atlas, à elle seule soutient le Vaudeville, se montrera bientôt en *Nina* de la rue Vivienne, et se passionnera pour un *chapeau*. Quel que soit le genre de folie que l'on ait mis dans son rôle, elle est bien sûre de la faire partager aux spectateurs, qui s'identifieront avec le charmant naturel qui la guide tous les jours.

— Le Théâtre-Français est, dit-on, raccommode avec mademoiselle Georges, et mademoiselle Georges avec lui ; cette princesse tragique a eu le temps de méditer sur ce que lui a coûté sa *rancune*. Il est désagréable pour le public et pénible pour l'acteur de changer de planches. En général, ils perdent cette connaissance des lieux, cette aisance que l'on a chez soi,



et qui donne de la grâce et du naturel au moindre débit. Un acteur devrait dire à son théâtre ce que le spirituel Béranger dit à son habit : *Mon vieil habit, ah ! ne nous quittons pas.*

— Ponchard enchante les bords de la Garonne, et son talent n'est cependant pas une gasconnade. On prétend que depuis son séjour à Bordeaux, tout s'y passe en cadence, même à la bourse, où les négocians, pour jouer à la hausse ou à la baisse, se servent du mot technique, et disent entre eux : Je suis descendu d'une gamme, ou : Je suis monté d'un demi-ton.

— *Il Matrimonio secreto*, au théâtre Favart, a été joué avec un ensemble admirable. Madame Mainvielle-Fodor n'a rien laissé à désirer : son talent si pur et si flexible s'est toujours trouvé à la hauteur du chef-d'œuvre de Cimarosa. Bordogni seul a eu un instant de fausseté ; mais bientôt il a repris brillamment, et s'est fait pardonner de s'être égaré dans le sentier difficile des double-croches.

— Passons à l'Odéon, et qu'il me soit permis de remarquer que mademoiselle Dutertre quitte la manière pour prendre de bonnes manières, et qu'elle a joué, dans le *Jaloux malgré lui*, de manière à s'attirer tous les applaudissemens.

— Talma revient des départemens toujours riche d'inspirations nouvelles. Il a été d'une simplicité sublime dans les deux premiers actes d'*OEdipe*, et s'est surpassé dans les trois derniers.

Madame Paradol, accueillie dès son entrée par quelques murmures désapprobateurs, a été troublée de cette réception, à laquelle elle n'est pas habituée ; Jocaste s'en est un peu ressentie. Qu'elle se console, car c'est au moment même où madame Paradol retrouvait son talent, que les sifflets gagistes se sont fait entendre.

— Bon Dieu ! qu'allons-nous devenir ? quel déluge de *Ninas* ! Non contents d'entendre chanter le sentiment à Feydeau, de le voir danser à l'Opéra, et sans doute jouer au Vaudeville, les Parisiens se promettent de rire aux *Trois Ninas* des Variétés. Mais comme il faut

Passer du grave au doux, du plaisant au TERRIBLE,  
on ne tardera pas, dit-on, à faire sangloter à *Frankenstein* et frissonner à l'*Homme errant*.

## ANNONCES.

La deuxième édition des *Lettres sur l'Angleterre*, de M<sup>me</sup>. M. D'Avot, est en vente chez C. Painparré, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n<sup>o</sup>. 250. Le prix est de 5 fr., et de 6 fr. par la poste. Nous rendrons compte de cet ouvrage.

---

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.